

AVANT-PROPOS

L'AUTEUR

Pêcheur de perles dans les îles, guide touristique en terre baroque, urbexologue, **YRIEX DESSYRTES** est désormais posé au bord du Loir. Au pays de Marcel Proust et de Jean de Dunois, il cultive des agrumes, et le plaisir de l'écriture... entre deux voyages qui le mènent en quête de lieux insolites, de jardins merveilleux, de châteaux hantés et de bons restaurants.

LES PHOTOGRAPHES

Grands explorateurs des espaces interstitiels de nos villes et de nos campagnes, ils ont su capturer, à travers leur objectif, l'essence mystérieuse des sites qui composent ce livre. Photographes professionnels et « urbexeurs » passionnés ont ainsi visité pour vous les oubliettes du monde. Des châteaux en ruines aux friches industrielles en passant par les carcasses désossées des véhicules abandonnés, leurs clichés vous invitent à découvrir les lieux de poussière où le temps s'est figé, où règnent le silence et le mystère : les mondes oubliés.

Note de l'éditeur

Cet ouvrage présente une sélection de sites d'urbex, une abréviation de *Urban exploration*, ou Exploration urbaine. Cette pratique englobe à la fois l'exploration et la photographie des lieux abandonnés et souvent interdits d'accès. C'est pour cette raison que les photographes souhaitent parfois conserver leur anonymat et garder secrets les sites qu'ils arpentent, afin d'en limiter la fréquentation et d'en prévenir la dégradation. Dans le respect de cet esprit, un certain nombre de ces lieux porteront la mention « Quelque part en France » en guise de localisation.

Quelque part en France ! Mais où, et quel est le nom de ce lieu extraordinaire ? À la question que vous vous poserez sans doute souvent en parcourant cet ouvrage, nous ne répondrons que rarement. D'abord parce que c'est le charme de ces lieux oubliés, que de rester mystérieux, secrets, solitaires et déserts. Et surtout parce que c'est la règle première de l'univers urbex, que de respecter l'anonymat des sites photographiés et évoqués. Règle à laquelle nous ne saurions déroger : montrer oui, nommer non. Vous trouverez pourtant au fil de ces pages quelques exceptions : des lieux en déshérence, qui à l'évidence ne relèvent pas de l'exploration urbaine, tant ils sont visibles et connus dans le paysage ; d'autres que nous avons le plaisir de déclarer aujourd'hui sauvés de la ruine et de l'oubli, réhabilités, restaurés, parfois même officiellement ouverts au public ; et puis quelques-uns pour lesquels les photographies publiées ici seront les ultimes témoignages sur un site définitivement disparu, rayé de la carte.

Et pour tous les autres lieux inclus dans ce livre, qu'importent les coordonnées géographiques, et qu'importe le nom officiel ! Bien souvent dans ces mondes oubliés, c'est l'atmosphère qui compte. Plus que le toponyme, c'est l'esprit du lieu qui nous intéresse et nous saisit, à travers ces images qui figent le temps et ses effets. Ce sont des histoires, collectives ou individuelles, tragiques parfois, qu'évoquent ces murs de manoirs lézardés, ces véhicules abandonnés, ces villages désertés, ces usines en friche, ces écoles, ces prisons et ces églises désaffectées. Engendrant en chacun de nous une nostalgie intime, qui rend ces lieux abandonnés si poignants et fascinants.

Bienvenue donc, dans le secret de ces mondes oubliés, quelque part en France.



SOUVENIRS D'INDUSTRIE

La Faïencerie	124
Centrale OPJ	127
Haut fourneau U4	128
Puits 19	132
Charbonnages de Lorraine	134
Mines de l'Argentella	136
Filature Levavasseur	137
Grand réfrigérant de la SMN	138
Gandrange	141
Usine à sucre de Miréreni	142
Magasin général des matières	145
Usine de bonneterie	146
Usine à tanins	147
Usine souterraine de Caumont	149
Papeterie Darblay	150
Grande soufflerie S1CH	151

PASSÉ RECOMPOSÉ

Ancienne filature Badin	154
Cinéma Rex	157
Grands Moulins de Paris	158
Ancien tribunal du Mans	161
Pensionnat fantôme	163
Manoir au piano	164
Château de la Valette	167
Église Saint-Quentin	169
Prison Sainte-Anne	170
Clinique du docteur Maboul	171



URBEX INSOLITE

Hangar aux éléphants	174
Le jardin d'agronomie tropicale	176
Immeuble Le Signal	180
Ligne Maginot	183
Tour Eiffel	184
Lac de l'Opéra Garnier	187
Stations fantômes du métro	188
Le chêne et le pigeonnier	191
Le chai-relais de Rouen	192
Pompe à feu de Bagatelle	194
Les « Arêtes de poisson »	195

FIN DU VOYAGE

Les vétérans du feu	199
Cimetière de DS	200
Casse de Fléac	203
Citroën Ami 6	204
Sanctuaire des TGV	205
Mausolée des locomotives	206
La Petite ceinture de Paris	208
Cimetière des chars AMX-13	213
Cimetière des navires de Landévennec	214
Cimetière aérien de Brienne-le-Château	217



MANOIR COLIMAÇON

Temple de l'Art nouveau

Sous le ciel changeant d'Île-de-France, le manoir semble hésiter entre le style néo-gothique cher au XIX^e siècle, et l'Art nouveau du siècle suivant. Quelque chose entre les deux, vers 1910, sans doute. On le reconnaît à ses balcons filants, ses lignes courbes et souples, ses ornements tirés du répertoire végétal, ses balustrades en béton, ses fenêtres ogivales, ses lucarnes et ses décors intérieurs, boiseries, rampes d'escalier, mosaïques rehaussées d'or. On imagine dans cette demeure de presque trente pièces, des fêtes comme on savait les organiser dans les Années folles. Une vie légère et pétillante, dans le grand salon encore garni d'immenses miroirs. Mais la fête a pris fin, et le manoir a été abandonné il y a quelques décennies par son propriétaire d'origine iranienne, reparti aux États-Unis non sans avoir effectué quelques travaux de rénovation. Certains faux-plafonds sont tombés, les vitres sont cassées, ici et là traînent de gros fauteuils bien usés. L'intérieur, qui garde ses décors de mosaïque, est dévasté. Mais ce qui, plus que tout, attire les photographes en ces murs, c'est cet escalier de service qui a valu son surnom au manoir. Un escalier hélicoïdal montant de fond en comble, fait de piliers de béton en partie recouverts de petits carreaux de pâte de verre blancs. Une curieuse création architecturale, datant vraisemblablement de la « période iranienne » du manoir, objet photogénique sublimé par un éclairage zénithal naturel.

Quelque part en France

Pages suivantes
Salle de bain avec vue
sur les fruitiers en fleurs,
au manoir Colimaçon.

LA SERRE DU CHIRURGIEN

Dans un jardin d'hiver

Envahi par la végétation, dans un vaste parc négligé, le jardin d'hiver n'a rien perdu de son charme, et presque pas de sa splendeur originelle. Il étale ses verrières et sa structure métallique un peu rouillée, à l'ombre d'un grand cèdre. Si l'on prend du recul, en revanche, l'environnement qui se dévoile n'est pas des plus séduisants. Pour décor, un nœud routier, une zone industrielle et ce parc bordé par un petit cours d'eau. Aucune trace du grand château que l'on aurait imaginé auprès de cette insolite serre. On dit que ce jardin d'hiver à la forme rare et aux dimensions remarquables daterait du milieu du XIX^e siècle. Un édifice étonnant, avec son petit dôme à tambour de verre. À l'intérieur, pas de plantes rares, mais l'ombre des grands arbres et des lianes qui grimpent, à l'assaut des vitres et des poutrelles. Et puis une curieuse cheminée centrale, avec une hotte conique. Chauffage pour les orangers frileux et les orchidées sensibles, ou barbecue pour des propriétaires gourmands ? Une table aussi, des années 1970, avec luminaire et parasol intégré. Pas de trace en tous cas d'une table d'opération, ou d'un quelconque chirurgien, en dépit du surnom de ce site urbex. Mais on s'en doutait !

Quelque part en France





CHÂTEAU RIHANNA

Sauvetage en cours

Les amoureux de la première Renaissance auront reconnu les belles tours rondes à mâchicoulis, la silhouette caractéristique des châteaux commandités par le cardinal Georges d'Amboise, à l'instar du château de Chaumont-sur-Loire, au tout début du XVI^e siècle. Ici, nous ne sommes pas dans le Val de Loire, mais dans le Val-d'Oise, et le château du cardinal a bien changé depuis le XVI^e siècle, après être passé dans des mains prestigieuses, celles des Montmorency, celles des Rohan et des princes de Soubise. Au milieu du XIX^e siècle, c'est à un entrepreneur qu'il échoit, en mauvais état. Une grande campagne de restauration, voire de reconstruction, menée par l'architecte Charles Henri Cazaux, élève de Viollet-le-Duc, lui donne son aspect actuel,

néogothique. Un répit de près d'un siècle. Mais depuis le début du XXI^e siècle, malgré un clip tourné au château par la chanteuse Rihanna en 2010, ce qui lui a valu ce surnom, rien ne va plus ; les propriétaires se succèdent, et le dernier d'entre eux, porteur d'un ambitieux projet de réhabilitation et de transformation en hôtel de luxe, découvre que le joyau de style troubadour est rongé par le mэрule. Les charpentes et les planchers menacent de s'effondrer, les lambris partent en poussière. Plus aucun projet ne tient, sans au préalable un immense chantier de sauvetage. Le destin du domaine est désormais lié au Loto du patrimoine, et la restauration du château en péril, inscrit à l'Inventaire des monuments historiques, est déclarée d'intérêt public. En 2018, s'ouvre pour de nombreuses années le chantier hors norme de cet édifice qui compte, nous dit-on, 176 pièces.

Quelque part en France

Pages suivantes
L'immense salle-à-manger
de style néo-Renaissance
du château Rihanna, trésor
Troubadour en péril.





CHÂTEAU VERDURE

Un piano sous l'escalier

Les décennies passent, et petit à petit le parc à l'anglaise est grignoté par les nouvelles constructions, des pavillons franciliens venus s'abriter sous les grands arbres. Au centre, une grosse demeure abandonnée, un petit château dans le style Louis XV, pas bien vieux, mais déjà très abîmé. Qu'on le nomme château verdure ou manoir Pavlovich, ce bâtiment pourrait être une allégorie de la *ruinification*. Star de l'urbex des dizaines de fois photographiée, la maison se désagrège petit à petit et chaque nouveau reportage en fait la preuve par l'image. Dans un fouillis d'arbres, d'arbustes sauvages et d'herbes hautes, on le reconnaît entre tous, à sa belle marquise quelque peu décatie. Devant le perron, point de limousine, mais une benne rouge abandonnée là. À l'intérieur, les étais tentent de retenir la chute inexorable des plafonds en staff, les boiseries gris Trianon desquament; le billard, lui, se couvre de morceaux et poussières de plâtre. Il ne reste là que quelques débris de vie : un piano à queue coincé sous l'escalier, trop encombrant pour être sorti, une affreuse bergère rococo, une malle en osier ainsi qu'un coffre-fort, dont la porte entrebâillée laisse présager qu'il ne contient plus aucun trésor.

Quelque part en France



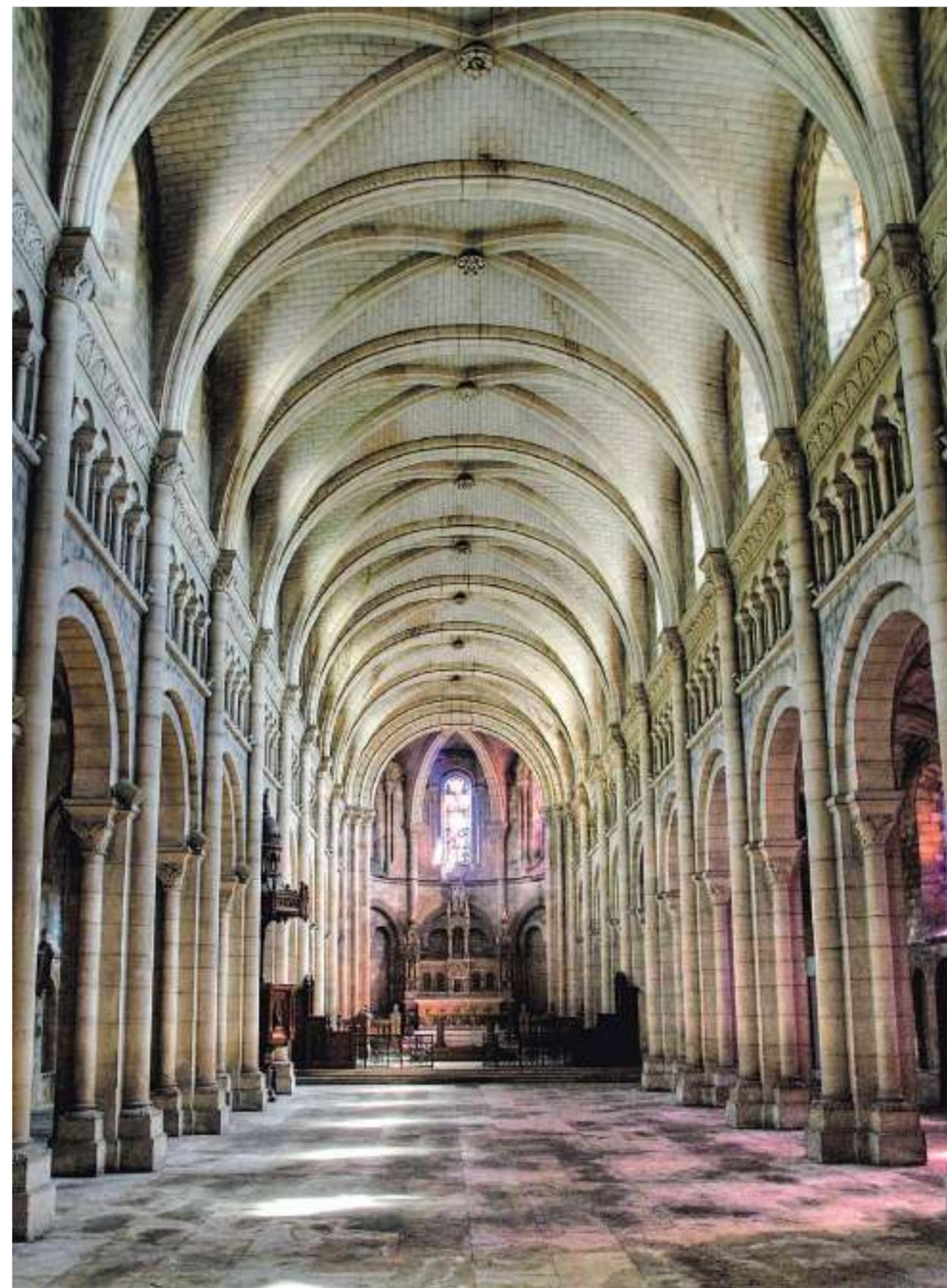


ÉGLISE SAINT-PAUL

L'avenir d'une église

La grande église n'a ni chaise ni banc, les autels sont nus, la sacristie déserte, et une branche de lierre s'est immiscée par un vitrail cassé. Hormis cela, rien ne distingue Saint-Paul des autres églises de Rouen. Sauf bien sûr que la mairie a ordonné sa fermeture au public depuis près de quinze ans, et que l'évêque a décrété sa désaffectation. D'origine très ancienne, puisqu'elle conserve une chapelle romane du 12^e siècle classée monument historique, l'église a été reconstruite vers 1827, puis s'est vu adjoindre ses deux tours en 1894. Mais l'évolution de la ville, l'urbanisation rampante, la construction du pont Mathilde et du carrefour à sa sortie ont eu raison de l'édifice. Enclavée dans un nœud routier, encerclée par un flot de voitures, Saint-Paul est devenue inaccessible. Et puisque les fidèles se font moins nombreux, pourquoi conserver un tel monument ? Pas question pour autant de détruire l'ancien sanctuaire, en assez bon état et sécurisé. Si l'on en croit les dernières délibérations municipales, son avenir pourrait résider dans une totale reconversion. En logements peut-être, puisque la France, à l'instar de pays voisins, s'y met lentement. N'en déplaise à quelques pétitionnaires, fort peu nombreux il est vrai, estimant qu'« une bonne église désaffectée est une église détruite ».

76000 Rouen





SALLE DE CLASSE DU PENSIONNAT

L'école est finie

Les rires se sont tus dans les couloirs, les prières et les murmures aussi. Le grand pensionnat catholique pour jeunes filles, tenu pendant un siècle par des religieuses, est fermé depuis plus de vingt ans. Mais on imagine bien encore, en voyant les salles de classe, les dortoirs et leurs petits box, les cuisines, les laboratoires ou le gymnase, les jeunes élèves vivant et travaillant ici. Le pensionnat fut d'abord installé dans un ancien séminaire, mais s'y trouva bien vite à l'étroit. On décida donc, juste avant la Seconde Guerre mondiale, de le reconstruire en plus grand, dans le style Arts déco alors en vogue, avec une imposante chapelle en son centre. Et puis en 1956 enfin, on ajoutait encore une aile, à l'ouest. Jusqu'à accueillir plus de 600 élèves dans les années 1970. Quant aux jeunes filles, elles ont dû faire un peu de place à d'autres, lorsque l'établissement a changé de destination : centre de formation, lycée professionnel, mais aussi lycée d'enseignement général et même internat pour garçons en 1987. Depuis sa fermeture, le pensionnat s'est vidé. Pas totalement pourtant, puisque la commune l'a racheté, pour installer dans l'aile la plus récente son école primaire. On entend donc encore, dans la cour, les cris et les jeux d'enfants.

Quelque part en France



SANATORIUM D'AINCOURT

Un bâtiment à l'abandon

Malgré les apparences, ce complexe hospitalier est toujours en activité. Évidemment pas cette magnifique aile aux airs de paquebot à la dérive, qui elle n'en peut plus de tags et graffitis en tous genres, œuvres de visiteurs peu scrupuleux. Ce site a eu un tel succès auprès des photographes qu'il est désormais proposé à la location pour des séances de prises de vue. Un comble diront les amateurs d'urbex. Les lignes profilées de cet ancien sanatorium, dues aux architectes Édouard Crevel et Paul-Jean Decaux, remontent aux années 1930. À cette époque, en pleine épidémie de tuberculose, il est l'un des plus grands établissements du genre. Établis sur la colline de Bucaille, les trois pavillons distants de quelques centaines de mètres pour éviter la propagation de la maladie prennent place dans un vaste parc planté de pins, à l'imitation d'une forêt des Vosges. On espère ainsi y recréer l'atmosphère climatique de la moyenne montagne, réputée bénéfique pour les tuberculeux. Durant la Seconde Guerre mondiale, le sanatorium devient centre d'internement pour des prisonniers suspectés d'actes de résistance. Près de 1 500 détenus y passeront, parfois en partance pour des camps de concentration. Le sanatorium rouvre en 1946, mais la rapide régression de la tuberculose le condamne à une conversion efficace, ou à la fermeture. C'est ce qui arrive au pavillon du Docteur Vian, le plus spectaculaire, désaffecté en 1988, puis au pavillon Bonnefoy-Sibour, en 2001. Livrés aux vandales et pilleurs, les deux bâtiments entament une lente agonie, qui n'altère pourtant pas encore complètement leurs qualités architecturales indéniables, représentatives du style international, et justifiant leur inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Tandis qu'à côté, l'ancien pavillon dit « des enfants » est occupé par le Groupement hospitalier intercommunal du Vexin, pour des activités de soins de suite et de réadaptation.

95510 Aincourt

Pages suivantes
Une galerie de communication lumineuse et aérée, symbole de l'architecture hygiéniste destinée à lutter contre la tuberculose.



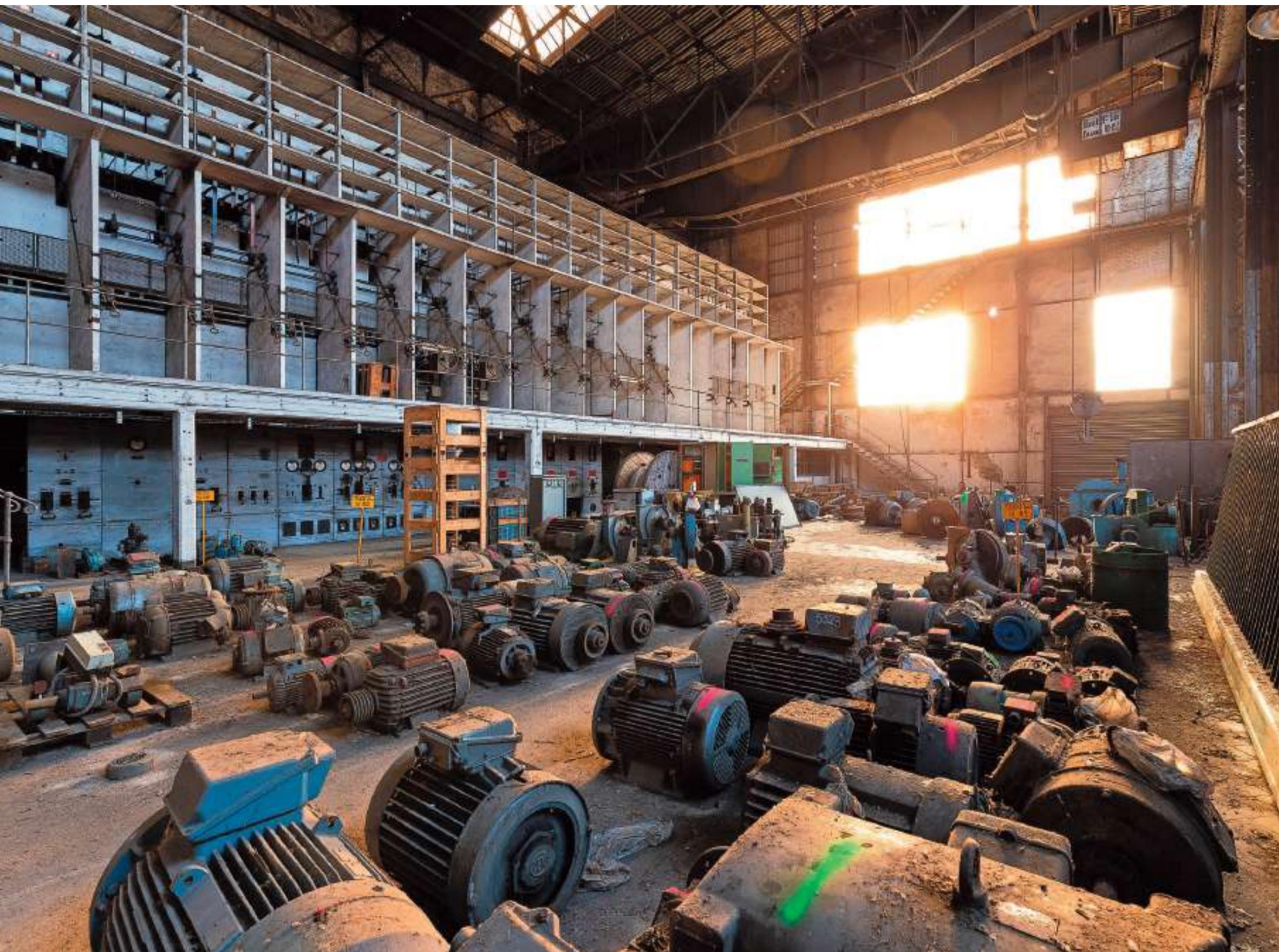
LA FAÏENCERIE

Un magasin à modèles

C'est un drôle de voyage qui est proposé ici au curieux, ou à l'urbexeur qui ne manque pas de courage. Dans cette grande fabrique de céramique de l'est de la France depuis longtemps fermée, les tours et les fours ont disparu, cédés au moment de la liquidation judiciaire sans doute ; ne reste donc qu'une immense halle à la voûte de béton, tristement taguée et verdie par la mousse. Reste aussi cependant, un vaste bâtiment à trois niveaux, à l'architecture de brique et aux toitures percées, qui recèle un trésor : ce que l'on appelle dans le jargon des potiers le « magasin à modèles et à moules ». Sous les poutres des combles, et dans les couloirs du premier étage, on déambule en suivant une petite voie ferrée : des rails destinés à la circulation d'un chariot pour le transport des lourds moules et modèles

en plâtre. Dans cette caverne d'Ali Baba, sur des centaines de mètres d'étagères ou dans le plus grand désordre, gisent en effet des milliers de moules de toutes formes et de toutes dimensions qui servent à la fabrication d'objets domestiques et décoratifs en céramique. On reconnaît là une croix de cimetière, ici un élément décoratif architectural, plus loin une série de soupières, de saucières, de beurriers, un porte-parapluie, un profil humain, un relief de la basilique de Saint-Denis... Et dans une cellule du premier étage, un énorme tas de petits moules en forme de S. À y regarder de plus près, on reconnaît des anses : anses de théières, de cafetières, de tasses... On dit dans le secteur que cette usine a fait faillite après un changement stratégique de production : passant de la vaisselle au carrelage. On peut prévoir en tous cas, à la vue des toitures, que ce trésor insolite finira par disparaître.

Quelque part en France



CENTRALE OPJ

Une industrie laminée

Pour produire de l'acier, il faut de l'énergie, beaucoup d'énergie ! C'est ce à quoi s'employait ce poste de transformation électrique, au sein d'une aciérie électrique produisant des cylindres pour laminiers et d'autres pièces de grande taille destinées à l'industrie sidérurgique. Dans les fours, la ferraille de récupération entrainait en fusion grâce à des électrodes de graphite formant un puissant arc électrique. Mais ça, c'était avant 2016, avant la liquidation définitive de cette usine de l'est de la France, qui a laissé près de 170 salariés sur le carreau. Si les fours se sont éteints, le site industriel, immense, n'est pas mort pour autant. La grande halle abritant l'aciérie a été détruite, le terrain dépollué, les très symboliques et historiques cheminées de briques dynamitées en 2021, mais d'autres bâtiments, les plus modernes, font l'objet d'une réhabilitation, pour accueillir à terme de nouvelles industries, et notamment un atelier de métallerie. Une reconversion en cours d'écriture, pour ce site emblématique de la sidérurgie française.

Quelque part en France

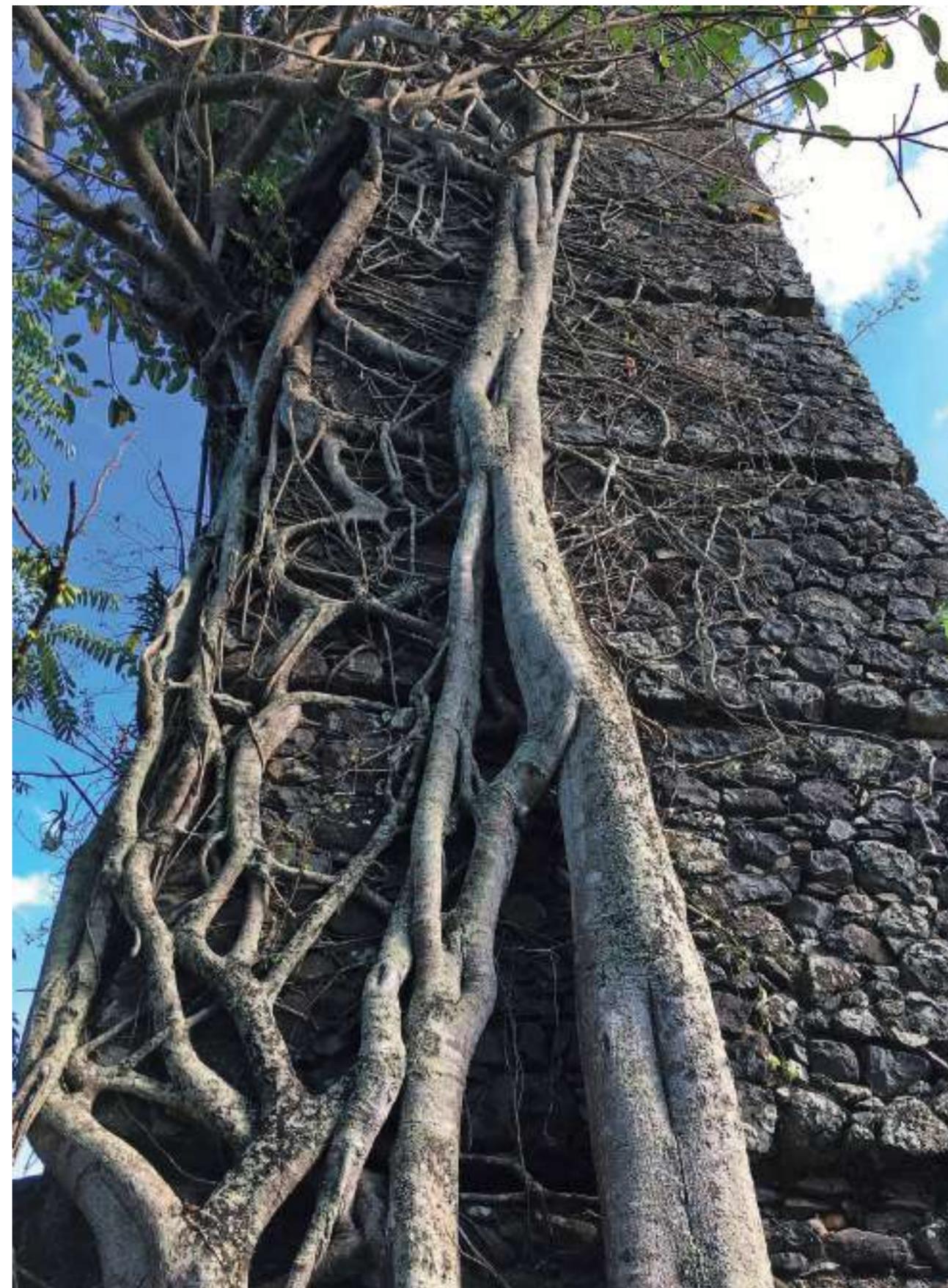


USINE À SUCRE DE MIRÉRÉNI

En souvenir des travailleurs engagés

Voilà bien longtemps que la petite usine sucrière de Miréréni, village de la côte ouest de Mayotte sur la baie de Bouéni, a poussé son dernier soupir. C'était en 1898, lorsqu'un cyclone dévastateur, l'un de ceux que l'île connaît régulièrement, précipita le déclin de l'industrie sucrière mahoraise. Restent donc, plus d'un siècle après la catastrophe, les témoins d'une histoire révolue. Au cœur d'un bel écrin végétal, tel un sous-marin échoué, gît la chaudière à double bouilleur, bien rouillée désormais; et dominant encore le site – pour combien de temps? – la cheminée qui disparaît peu à peu sous l'implacable enlacement d'un figuier étrangleur, et qu'ici on appelle « le château ». Des vestiges qui forment un des ensembles industriels les mieux conservés de l'île. Sur ce site, l'aventure sucrière n'aura duré qu'un quart de siècle. La modeste exploitation de Miréréni qui voit le jour dans les années 1870 fait alors partie des seize sites sucriers de Grande-Terre. Malgré de grands espoirs d'enrichissement par la canne à sucre, portés par l'administration coloniale française, les planteurs se heurtent à un manque de main-d'œuvre locale. L'esclavage ayant été aboli à Mayotte en 1846 et les affranchis n'ayant guère envie de revenir sous le joug colonial, les planteurs ont recours à des travailleurs « engagés » venus des Comores ou de Madagascar, puis de la côte africaine. En réalité, ce sont bien souvent des esclaves des sultans d'Anjouan ou de Zanzibar, proposés comme « travailleurs libres » aux colons de Mayotte. Des travailleurs juridiquement libres, engagés pour quatre ans, contraints à travailler du lever au coucher du soleil (avec une pause de 2 h 30), contre un logement, une marmite, 800 grammes de riz blanc, 22 grammes de sel et 1,1 kilo de bois de chauffe par jour. Un sort pas très éloigné de celui des esclaves donc, si ce n'est qu'il était prévu pour une durée limitée !

97680 Miréréni (Mayotte) – Site protégé par le Conservatoire du littoral





CINÉMA REX

Dernière séance

C'était un de ces cinémas de l'entre-deux-guerres à la belle architecture Arts déco. Un cinéma à l'ancienne, avec rideau de scène, parterre, loges et « grenier » ou « pigeonnier », comme on appelait alors le balcon où les amoureux aimaient à se retrouver devant une romance, à l'abri des regards. En 2017, déjà déserté (son exploitation s'est arrêtée dans les années 1970), le Rex était victime d'un incendie. Et, en 2019, le cinéma de plus de 500 places, à l'abandon, est devenu la « Résidence 7^e art ». Un petit complexe de logements en centre-ville, au nom ronflant et quelque peu ironique. La façade aurait dû être conservée, en souvenir, mais elle s'est effondrée malencontreusement durant les travaux. Il n'y a donc plus trace de ce cinéma né dans les années 1930, qui se dressait dans la rue principale, entre le bureau de poste et un ancien hôtel lui aussi fermé. *The end*, pour le Rex d'Adun-le-Tiche.

57390 Audun-le-Tiche

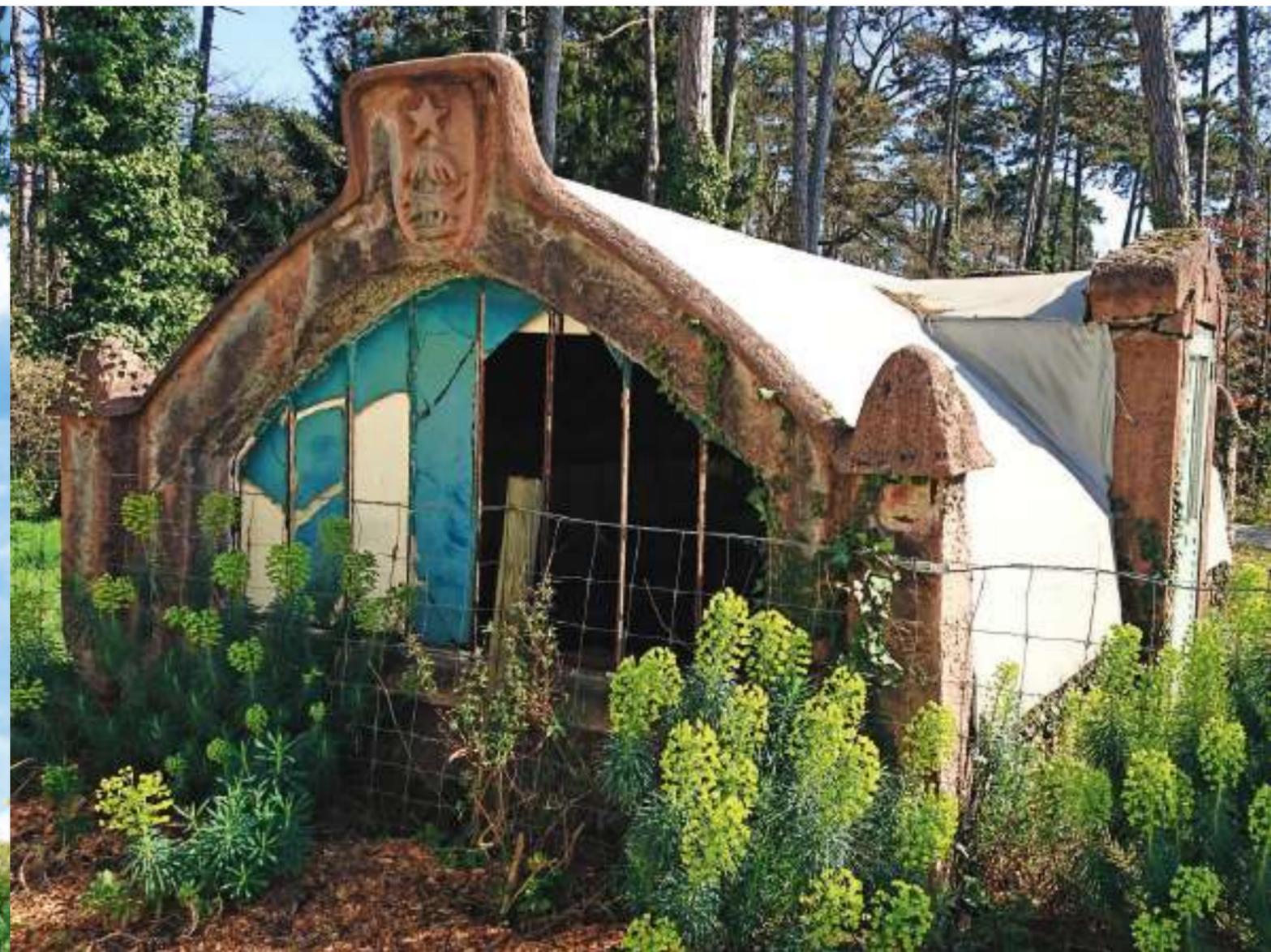


PENSIONNAT FANTÔME

Renaissance du Petit Séminaire

Dominant un tout petit bourg rural du Boischaud méridional, l'ancien pensionnat semble démesuré, taillé trop grand pour le village dont il pourrait loger tous les habitants. Avec sa chapelle presque aussi vaste que l'église paroissiale fortifiée, ses austères bâtiments élevés sur plusieurs étages et plusieurs ailes, ce collège, également nommé Petit Séminaire, aurait pu être un problème pour la commune qui en est devenue propriétaire par expropriation. Le collège religieux avait été fondé en 1845, et administré par des prêtres jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Quand il est devenu difficile de trouver des enseignants venus du clergé, c'est à des laïcs qu'a été confiée l'éducation d'adolescents issus pour la plupart de familles aisées, originaires principalement de la région parisienne. « Confiez-nous vos fils, nous en ferons des hommes », disait alors le directeur, qui avait le sens de la formule. Cette mission d'éducation a perduré quelques années encore, dans ces bâtiments immenses, au milieu d'un domaine vivant presque en autarcie, avec son bétail, sa basse-cour et son potager. Mais vers 1970, l'école a fermé ses portes. Et malgré un ambitieux projet de reconversion dans les années 1990, le site est resté bel et bien désert. Lentement, sa superbe chapelle néo-gothique achevée en 1873, dont le décor peint a illuminé les prières de plusieurs générations de pensionnaires, s'est dégradée. Jusqu'à cette renaissance annoncée par les édiles en 2019 ; les travaux vont désormais bon train, et la chapelle destinée à devenir un centre culturel retrouve une nouvelle jeunesse.

36140 Lourdoueix-Saint-Michel



LE JARDIN D'AGRONOMIE TROPICALE

Tristes tropiques

Lieu de travail pour certains, de promenade pour d'autres, ce jardin fait figure de mal aimé, relégué au fond du bois de Vincennes. Son histoire ne plaide pas en sa faveur. Sa naissance remonte à 1899, lorsqu'est créé un jardin colonial, sous la direction du ministère des Colonies. L'idée est d'en faire un jardin d'essais agronomiques qui coordonne la multiplication et l'envoi de plants et de boutures d'espèces vivrières vers les colonies. En 1900, après l'Exposition universelle, quelques éléments architecturaux y sont transférés. Le site semble donc tout trouvé pour recevoir l'Exposition coloniale de 1907 ! On y reconstitue alors des villages exotiques dotés de constructions typiques (pagode indochinoise, pavillon marocain), peuplés d'hommes et d'animaux « importés » des colonies ! Près de deux millions

de visiteurs affluent devant cette attraction. Mais une fois la fête finie et les indigènes renvoyés au pays, le jardin s'endort. Le Centre forestier tropical s'y installe en 1949, l'Institut de recherches agronomiques tropicales en 1960, le Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement y œuvre depuis 1984. Ce qui n'empêche pas l'inexorable dégradation des pavillons, sculptures et autres constructions qui parsèment le site. La partie paysagée, que la tempête de 1999 n'a pas épargnée, est finalement rachetée en 2003 par la mairie de Paris qui l'ouvre au public et entreprend, lentement, de la restaurer. Entretenu, et même balisé de panneaux, le jardin d'agronomie tropicale n'en conserve pas moins un aspect délaissé, où les bâtiments refaits à neuf côtoient les serres envahies d'arbres et les pavillons aux toitures effondrées. Symbole peut-être un peu gênant d'un passé toujours pas assumé.

Bois de Vincennes – 75012 Paris

